

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 6

Artikel: Onna frequentachon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192174>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une confusion des faits, des époques et des hommes, la légende qui fait de Guillotin une des victimes de sa prétendue invention.

Donc, c'est Halifax, l'importante ville manufacturière du Yorkshire, qu'on doit regarder comme le véritable berceau des *bois de justice* de M. Deibler.

Dès les temps les plus reculés, les habitants de la ville d'Halifax et des bourgades environnantes jouissaient du droit de haute et basse justice. A peine un crime était-il commis, que le baillif du seigneur du Manoir déférait le coupable à un jury composé de seize citoyens. La comparution, le jugement et l'exécution avaient lieu au jour de marché le plus prochain, — justice expéditive et sommaire s'il en fût jamais! — C'est ce qu'on appelait « la loi du Gibet », *Gibbet Law*, quelque chose comme la loi de Linch. Aussi la paroisse d'Halifax était-elle la terreur des voleurs et des vagabonds.

L'instrument du supplice se composait de deux montants, hauts de quinze pieds, ayant une coulisse intérieure, pour la circulation de la hache mobile, pesant dix ou douze livres, qui était retenue par une poulie et une corde à la pièce de bois réunissant les deux montants.

Point de lunette, d'ailleurs; et point de bourreau. La corde était coupée par tous les assistants; le couperet tombait; le criminel était décapité.

Parfois, c'était à un animal que l'on confiait le rôle de bourreau, surtout si le coupable avait été condamné pour vol d'un mouton, d'un bœuf ou d'un cheval.

On peut voir encore, dans une ancienne prison d'Halifax, le couperet de cette antique guillotine. Quant à l'origine de ce nom bizarre : « La pucelle d'Halifax, » donné à la machine, il m'a été, malgré toutes mes recherches, impossible de la découvrir.

Bien cordialement à vous.

ODYSSE BAROT.

Onna frequentachon.

On valet avai envià dè sè marià. Quand on est ein adzo dè cein, qu'on a bon renom et qu'on n'est pas avoué rein, n'ia rein dè mi que dè sè tsertsi 'na galéza pernetta, kâ vaut bin dè mi dè sè cajolâ à dou què dè s'eimbêta tot solet. Cé valet étai tot coumeint lè z'auto po cein qu'ein est dâo défrou; l'avai bouna santé, prâo galéza froumousse, et l'étai on dzeinti coo, que l'avai don bin lo drâi dè sè tsertsi onna mâiti; mâ lo pourro drolo n'étai diéro alleingâ, et sein être on gros tâdié, c'étai on espèce dè tiu dè pliomb que n'avai pas dè l'esprit à reveindrè, et on bocon simpliet, que cein n'est favorablo s'on vâo contâ fleurette, kâ n'ia pas : cé qu'a dâo boutafrou, onna leinga bin peindiâ, que sâ bin djazâ et qu'est ein mémo teimps dégourdi et galé luron, a pe vito eindzaubliâ 'na pernetta qu'on potu que ne pipè pas lo mot; à mein que lo gaillâ aussè prâo mounia et que la gaupa satsè d'avânço que le porrâ teni la borsa et menâ lo bobet pè lo bet dâo naz. Et onco! la mâiti dâo teimps 'na grachâosa sè vâo

pe vito einfaratâ d'on galé luron bin reveilli quand bin n'est pas resto, què d'on patapouffe à grossa courtena.

Noutron gaillâ, don, s'étai amoratsi de 'na bouébetta dâo veladzo, et sein pi savâi se la lurenâ s'ein tsaillessâi, l'alâvè totès lè nés, quand l'avai gouvernâ et fé la patoura, veilli per tsi sta gaupa, iò restâvè achetâ vai lo fû sein pipâ on mot, tanquîè contrè lè houit hâorè et demi, n'hâorès, iò se lèvâvè ein faseint : « Foudrâi prâo s'allâ reduirè! » Et s'ein allâvè ein deseint bouna né; et l'étai tilè dzo lo mémo comerce.

Lo père et la mère dè la felietta sè peinsâvont bin que vegnâi po oquîè; mâ coumeint ne desâi rein, ne saviont pas trâo à quiet s'ein teni.

— Petètrè que sè geinè dè no, se fe on dzo la fenna à se n'hommo. S'on s'ein allâvè sta né po lè laissi solets. Lo pourro valet est timido; mâ l'est ou bon soudzet que n'est pas dè mepresi, que n'est pas avoué rein, et sarâi on bon parti po noutra bouéba.

— Bin se te vao! repond l'hommo, allein veilli sta né tsi lo cousin Sami.

Dévai lo né quand lo lulu est arrevâ, lo père et la mère dè la felhie lâi ont de que l'étiot d'obedzi dè sailli et sont partis ein lo laissent solet avoué la donzalla qu'a relavâ lo soupâ et que s'est messa à brotsi ein après. Mâ lo lulu n'avai pas mé dè leinga què lè z'auto dzo. Portant après on hâora dè teimps, s'est décidâ à lâi derè oquîè, et lâi fâ :

— Philippine!

— Que vâo-tou, Dzaquîè?

— Amè-tou la campouta âi ravès?

— Oi.

— Eh bin, t'es bin sâdze.

Et l'est tot cein que l'a de. L'est restâ onco prâo grantenet et l'est parti coumeint dè coutema.

Quand lo père et la mère sont revegnâi et que l'ont su coumeint la veillâ s'étai passâie, l'ont trovâ que lo gaillâ étai portant on bocon trâo novîço. La bouéba n'ein a pas revollu oure parlâ; l'ont fé comprendre à l'amoeirâo dè ne pas reveni et la frequentachon ein est restâ quie.

Nos anciennes portes de ville.

Messieurs les frères Vuillermet, auteurs de l'album du *Vieux Lausanne*, qui ont fait de si nombreuses recherches pendant leur long et remarquable travail, ont bien voulu nous donner les dates de la démolition des diverses portes qui protégeaient notre vieille cité. Les voici :

Tour de St-François, ou porte du Chêne, démolie au printemps de 1805.

Porte d'Ouchy, en 1829.

Porte St-Laurent, en 1820.

Porte de la Madeleine, démolie en 1785,

ensuite de décision de la Chambre des soixante, du 11 octobre 1784.

Porte de Martheray, démolie en 1789. — Décision de la Chambre des soixante, du 25 juin 1789.

Porte du Petit-Chêne, démolie par M. Sylvius Dapples, en 1820 ou 1821. Les matériaux de cette porte lui furent vendus ensuite de délibéré de la Municipalité du 3 mars 1820.

Porte de St-Martin, démolie aux frais de M. J.-J. Mercier, en 1817.

Porte de St-Etienne. Démolie en juillet 1807.

Les dessins, très fidèles, de chacune de ces portes, se trouvent dans le grand et bel album du *Vieux Lausanne*, qui ne contient pas moins de 80 planches, et qu'on parcourt toujours avec un nouveau plaisir, tant elles évoquent de souvenirs, tant la physionomie du Lausanne d'autrefois offre de curieuses particularités. On reste vraiment confondu à la vue des transformations qui se sont opérées dans l'espace d'un siècle, de 50, de 30, de 20 ans même.

L'Album du *Vieux Lausanne* est en vente à la librairie Rouge, à Lausanne.

Une passion irrésistible

Si jeune, et avoir déjà des passions irrésistibles! car Eugène Grouillard n'a que treize ans, et c'est à cet âge, si tendre, qu'il a été dominé par son désir d'une paire de bottes; à ce point, qu'il a volé celles de son patron, espérant, le candide enfant, que nul ne s'en apercevrait.

Et voilà que sa mère raconte au tribunal qu'entendant son fils qui faisait, en marchant, floc! floc! floc! elle s'est aperçue qu'il était chaussé comme dans la gendarmerie à cheval.

Elle vient demander grâce pour lui, car Eugène est prévenu de vol et pleure comme un veau.

« Vois-tu, z'Ugène, dit-elle (avec un cuir), que j'avais raison quand je te disais : Toi qui devrais t'être (avec un autre cuir) ma joie et le soutien de ma vieillesse, tu ne seras rien du tout, vu que tu as un défaut qui te fera grand tort : quand t'as envie de quelque chose, il faut que tu l'aies, *mordicus*, comme ton père, quand il a envie de boire, que t'es bien tout son portrait. »

M. LE PRÉSIDENT. — Adressez-vous au tribunal.

LA MÈRE GROUILLARD (au tribunal). — Comme votre père quand il a envie de boire, que vous êtes bien tout son portrait. (*Rires dans l'auditoire.*)

M. LE PRÉSIDENT. — Voyons, vous venez réclamer votre fils; vous ne le surveillez donc pas?

LA MÈRE GROUILLARD. — Messieurs, c'est un amour plein de qualités, que cet enfant-là.

LE PLAIGNANT (à la barre). — Oh! un affreux gamin rempli des défauts les plus désagréables.

LA MÈRE GROUILLARD. — Peut-on s'acharner! s'acharne-t-il!

LE PLAIGNANT. — Qui m'a volé plus de dix